



GENS DU SOLEIL

Valère et le grand canot

de Yves Thériault

(VLB Éditeur)

Valère et le grand canot, de Yves Thériault, le centième ouvrage publié chez VLB, est le deuxième tome, après *La femme Anna*, des *Contes, nouvelles et récits* d'Yves Thériault.

Presque tous ces textes livrés en vrac appartiennent à deux catégories distinctes qui correspondent à deux facettes du talent d'Yves Thériault : les récits de la campagne, du passé, et les récits de la ville, du présent. Cette division paraît simpliste, mais elle correspond à de telles différences, dans la pensée et dans le style de Thériault, qu'on se demande quelquefois si on n'a pas affaire à deux auteurs différents. Je m'explique.

Le titre du recueil et la préface de Victor-Lévy Beaulieu pourraient laisser croire que *Valère et le grand canot* contient surtout des contes paysans à la mode du XIX^e siècle, faisant revivre « le mythe du village québécois traditionnel axé sur la boutique de forge ». Or, sur ces vingt-huit textes, il y en a une douzaine dont l'intrigue se situe à la ville, de nos jours.

Les *récits de la ville* auraient pu être réunis et publiés sous ce titre : *Les citadines*. Thériault ne les manque pas. Il y aurait de quoi le taxer de misogynie si les *récits de la campagne* n'étaient pas là pour le disculper. Ces femmes sont presque toutes exécrables. Marie-Claire est entêtée (*La robe de laine*) ; la femme de Donatien est dépensière (*La caméra*) ; Eulalie et Paulette sont autoritaires comme des colonels (*La télévision et Mon ami Lubianski*) ; Irma est cynique et calculatrice (*L'uranium*) ; Imelda méprise son mari et l'écrase (*David et Goliath*) ; Liliane, dans *L'optimiste*, ne se lasse pas de gémir, de craindre le pire et de faire de cruels reproches à son mari. Les épouses des chasseurs, dans *Le canard sauvage*, sont possessives, jalouses et fort tyranni-

ques elles aussi. Ghislaine, dans *La robe déchirée*, est d'une odieuse ingratitude ; non seulement elle ne remercie pas le bon Samaritain qui s'est jeté dans l'eau froide pour l'empêcher de se suicider, mais elle lui réclame plus tard de l'argent, par l'entremise de son avocat, sous prétexte qu'il a déchiré sa robe en la sortant de l'eau. Quant à Antoinette (*Une drôle de fille*), elle a tué son mari.

Quand il parle des citadins, Thériault est moins conteur qu'humoriste et critique des moeurs nord-américaines, et en particulier du mariage, un peu

à la manière des auteurs de bandes dessinées des grands journaux. Il n'a pas recours au merveilleux et son style est moins recherché que dans les *récits de la campagne*. Il ne vise pas à la vraisemblance, il exagère, jusqu'à l'absurde et au ridicule. Ses hommes sont un peu moins caricaturaux, cependant, que leurs compagnes. Médiocres, conformistes, ils sont dominés par leur femme et intimidés par leurs enfants. Ils ont à l'occasion des velléités d'affirmation personnelle, des lubies passagères. Mais ils rentrent vite dans le rang, dociles, sous la férule de leur *maîtresse*, c'est-à-dire de leur épouse légitime.

Les *récits de la campagne* font revivre un tout autre monde. Dans sa remarquable préface, aussi intéressante pour les admirateurs de Beaulieu que pour ceux de Thériault, Victor-Lévy Beaulieu parle de ce que la lecture de ces textes lui a redonné, en lui rappelant ses lectures d'enfance, lui qui était amateur de vieux contes québécois.

Prenez, par exemple, *Valère et le grand canot* qui ouvre cet ouvrage : vous avez en une quinzaine de pages seulement tout ce qui constitue le village québécois traditionnel et, en même temps, vous y retrouvez les grands mythes qui nous ont fondés dans notre imaginaire. (p. 22)

Le sujet principal des récits de la campagne est encore la vie du couple, mais vue d'un tout autre oeil, avec beaucoup plus d'indulgence, de sympathie, et je dirais même avec une complaisance semblable à celle de la plupart des romanciers de la terre. La campagne de Thériault est peuplée de nobles paysans forts et majestueux, sains comme il n'est plus possible de l'être, en harmonie avec les grandes forces élémentaires, généreux, simples, passionnément attachés à la glèbe, poètes, un peu mystiques. Ils me font penser à certains personnages de Giono, d'autant plus qu'ils vivent dans une campagne qui, bien que québécoise en principe, a quelque chose d'intemporel, de livresque, une sorte de Provence mythique. Les ruraux de Thériault vivent dans des « hameaux », ils descendent à la cave pour percer une barrique de vin quand ils veulent faire la fête, et Véronique, une « habitante » bien de chez nous, reçoit un héritage d'une mère « morte aux Amériques », comme dans les romans français.

Le couple rural, dans ces récits, n'est pas l'attelage grotesque qu'il est chez les citadins de Thériault. L'homme y est plus digne et plus courageux, la femme plus généreuse et plus

